



### Une Européenne dans le chaudron afghan

Michaela Pavlatova évoque avec finesse les déchirements d'une jeune femme tchèque mariée à un Kabouli

#### Cinéma

Une Européenne dans la vie afghane

« *Ma famille afghane* », film d'animation de Michaela Pavlatova, interroge les déchirements d'une jeune Tchèque qui choisit d'épouser un Kabouli

PAGE 23

#### MA FAMILLE AFGHANE

■■■■

Il y a dix ans, la cinéaste tchèque Michaela Pavlatova réalisait pour la deuxième fois un film d'animation érotique, le court-métrage *Tram*, dans lequel une conductrice de tramway égayait ses trajets en laissant place à ses fantasmes. Absorbée par l'euphorie phallique de son occupante, la cabine de pilotage se muait en boutique coquine où les boutons et les manettes faisaient désormais office de sextoys.

Aujourd'hui à la tête du département d'animation de la prestigieuse Académie des arts performatifs de Prague, Michaela Pavlatova surprend avec un long-métrage d'animation radicalement différent, *Ma famille afghane*, situé à Kaboul, pendant la première décennie des années 2000, après la chute du régime des talibans. A y regarder de plus près, on retrouve dans ce film son goût pour l'évocation précise des détails du quotidien et la découverte sensorielle des paysages. Sous le soleil, la chaîne des hautes montagnes de l'Hindou Kouch semble avoir été recouverte, à la faveur d'un pinceau numérique, d'une feuille d'or aussi lumineuse que brûlante.

#### Acculturation

Par contraste, le film s'ouvre sous un ciel gris. A Prague, Helena, une étudiante tchèque en économie, souffre de solitude et rêve de fonder une famille nombreuse. Alors qu'aucun des geeks

de sa classe ne répond à ses attentes, elle croise le regard de Nazir, un étudiant d'origine afghane qui éveille sa curiosité. Ainsi décide-t-elle de tout quitter pour suivre celui qui deviendra son mari, renonçant par là même aux libertés que lui offre la société occidentale. Si le garçon est plus progressiste que les autres membres de sa famille, il n'en reste pas moins que sa culture obligera Helena (devenue Herra) à de lourdes concessions.

Adaptation du roman tchèque *Fresha* (2012), de Petra Prochazkova (la dernière journaliste de guerre à avoir parlé au commandant Massoud avant son assassinat), le film ne s'appesantit pas sur les marqueurs politiques de l'époque, si ce n'est la mort d'Oussama Ben Laden, diffusée à la télévision, pour se concentrer sur l'acculturation d'Herra : c'est dans sa volonté de s'intégrer coûte que coûte à un monde inconfortable, mais au sein d'une famille unie, que réside toute sa finesse.

Tiraillée entre sa quête de liberté (elle soutient sa nièce Roshangol, une adolescente qui refuse de se marier avec un homme de 40 ans) et l'équilibre de sa relation conjugale, elle devient témoin et actrice des bouleversements à venir et adopte une nouvelle manière de vivre, liée à son statut d'épouse subordonnée à son époux : ne plus parler en son nom, ne pas assister aux réunions de travail des chefs de famille, ne pas se trouver seule dans une pièce avec un homme, et passer beaucoup de temps dans une antichambre avec les

Récompensé par le Prix du jury au Festival d'Annecy en 2021 (deux mois avant que l'Afghanistan ne tombe de nouveau aux mains des talibans, en août 2021) et nommé aux Golden Globes 2022, *Ma famille afghane* dénonce la violation des droits des femmes en évitant, par l'entremise du regard amoureux d'Herra, d'opposer les bons et les méchants, et parvient à construire des passerelles entre les uns et les autres.

Dans un registre documentaire, cette chronique quotidienne procède par une forme de dépouillement stylistique. En ce sens, l'animation 2D joue ici la simplicité du trait permettant de saisir l'essence des trois décors principaux que sont la maison familiale, le marché de Kaboul et une base américaine.

Régulièrement, des incursions poétiques liées aux fantasmes d'Herra traversent ce terreau réaliste, comme cette scène galvanisante où des femmes glissent sur des planches à roulettes. Débarassés de la burqa, leurs cheveux au vent fendent l'air pour y tracer des lignes de vitesse que rien ne semble pouvoir arrêter.

#### Enfant paria

*My Sunny Maad*, le titre du film en anglais, évoque un personnage secondaire qui a son importance. Doté d'un front gigantesque, Maad, un enfant étrange presque tombé du ciel, est adopté par Herra et Nazir après leurs vaines

tentatives de procréation. Si la bizarrerie de ce paria fait écho à la position d'étrangère d'Herra, il symbolise une forme de tolérance et de courage au cœur d'un film qui n'efface en rien la violence des rapports entre les hommes et les femmes, qui s'accroît même dans la deuxième partie.

Herra, polyglotte, est recrutée pour aider au programme de soins gynécologiques d'une ONG, accédant à un statut social supérieur à celui de son mari, chauffeur. Renonçant à la facilité d'opposer point par point la culture américaine et la culture afghane, Michaela Pavlatova prend acte des dommages de ce nouveau travail causés sur le couple et s'intéresse, dans le même temps, au combat d'Herra contre les a priori des Américains qui se présentent en sauveurs. « *Ici tout me semble plus simple : une religion, un mari, un pays* », avoue-t-elle dans un mélange de sincérité et de provo-

cation à sa collègue américaine. Et c'est sans doute au diapason de cette déclaration que se positionne le plus radicalement le film.

Comme Alice, la jeune femme suisse restée au Liban malgré la guerre (*Sous le ciel d'Alice*, de Chloé Mazlo, 2020) et à l'inverse de Marjane, partie pour la France dans *Persepolis* (2007), de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud, Herra veut accéder au bonheur sur cette terre d'asile qu'elle s'est choisie, au seuil des montagnes qui semblent peu à peu se teinter de son doux regard d'aquarelle. Ainsi retrouve-t-on ce qui forge le cinéma de Michaela Pavlatova : une échappée belle en milieu hostile achevant de faire de *Ma famille afghane* une réussite exemplaire. ■

MAROUSSIA DUBREUIL

Film d'animation français, tchèque et slovaque de Michaela Pavlatova (1 h 20).



Helena, devenue Herra, a adopté Maad, un enfant étrange, doté d'un front gigantesque. GAOSHAN PICTURES INNERVISION

## CULTURE

« Je n'aime pas la simplification des personnages en animation »

La réalisatrice de « Ma famille afghane » explique s'être employée à éviter toute forme de manichéisme

### ENTRETIEN

Née en 1961 en République tchèque, diplômée de l'École des arts appliqués de Prague, Michaela Pavlatova, actrice, scénariste et réalisatrice de séries et de films en prises de vue réelles, s'est aussi distinguée par ses courts-métrages d'animation. *Reci, reci, reci* (mot qui signifie « parole » en tchèque), sorti en 1991, *Repete* (1995) et *Tram* (2012), petits bijoux du genre, ont été multi-primés dans les festivals internationaux. En 2015, Michaela Pavlatova découvre par hasard en librairie le livre *Freshta* (sorti en anglais en 2012, jamais traduit en France), de la grande reporter de guerre tchèque Petra Prochazkova. La cinéaste désire aussitôt l'adapter au cinéma, en format long et animation 2D. « J'avais soudain le motif du film que je cherchais sans le savoir », dit-elle. *Ma famille afghane* sort enfin en salle, après avoir obtenu le Prix du jury du Festival d'Annecy 2021, et une nomination aux Golden Globes 2022.

**Quel a été le cheminement de ce projet, entre la lecture du livre et la réalisation du film ?**

J'ai appelé Negative [l'une des principales sociétés de production cinématographique en République tchèque] pour leur parler de mon projet. J'ai alors appris qu'ils avaient déjà dans leurs tiroirs une adaptation du livre de Petra Prochazkova. Destinée à un film classique, l'idée de cette adaptation s'était révélée trop compliquée, trop onéreuse, et avait été

abandonnée. Le projet de film d'animation les a enchantés et nous nous sommes tout de suite lancés.

Cette première adaptation était importante, car beaucoup de travail avait déjà été fait. Nous avons donc commencé par faire de nombreux essais sur le dessin, en prenant le parti du réalisme. Mais mon producteur, Petr Oukropec, a jugé le résultat bizarre. Le réalisme a en effet le désavantage de mettre en lumière le moindre défaut. Et puis Petr estimait que l'on n'y reconnaissait pas mon travail. J'étais d'accord avec lui.

**Quelle direction avez-vous prise alors ?**

Je suis partie sur une palette graphique plus simple, plus dépouillée, qui permettait d'aller à l'essentiel, de resserrer l'intrigue et de donner plus de force aux situations cruciales. Je n'ai pas cherché à styliser l'image outre mesure, comme l'animation peut y inciter, mais j'ai utilisé les outils de manière naturelle, toujours au service de l'atmosphère et du récit. Je ne voulais surtout pas mettre en avant l'esthétique, mais, au contraire, faire en sorte que le spectateur oublie la forme animée pour s'attacher à l'histoire et aux personnages.

**Et, sur le scénario, comment avez-vous travaillé ?**

Il nous fallait d'abord dégager une ligne dramatique, car elle n'existe pas dans le livre, ce dernier n'étant pas linéaire mais construit comme une mosaïque, une série d'histoires qui se succèdent. C'est

pourquoi j'ai souhaité renforcer le rôle d'Herra, cette jeune femme d'origine tchèque qui décide de tout quitter pour suivre Nazir, l'épouser et vivre au sein de sa famille à Kaboul. C'est un personnage fort et plein d'ambivalence, c'est essentiellement pour elle que j'ai choisi de raconter l'histoire de *Ma famille afghane*. Je voulais que le film se voie à travers ses yeux. Cela nous a aussi permis de conserver l'humour qu'il y a dans le livre. Le regard d'Herra autorisait à prendre du recul et à glisser des séquences humoristiques.

**Vous respectez aussi beaucoup la complexité des personnages, tant des hommes que des femmes...**

La complexité et les contradictions sont encore plus présentes dans le livre, il a fallu simplifier. Mais je tenais à garder cette dimension au maximum, car je n'aime pas la simplification des personnages en animation. Il était très important d'éviter toute forme de manichéisme. Tant du côté des femmes, que je ne voulais pas montrer comme des victimes, que du côté des hommes, qu'il ne s'agissait pas de réduire en méchants et en machistes purs et durs. Le beau-frère d'Herra, par exemple, dont les règles sont très strictes et sévères, peut aussi, à certains moments, montrer son déchirement et sa tristesse. La réalité est compliquée pour tous dans ce récit où entrent en jeu l'éducation, l'héritage de la culture, le contexte politique et les aspirations de chacun et de chacune.

**Justement, comment avez-vous appréhendé cette réalité pour pouvoir la représenter de la façon la plus juste possible ?**

Je ne suis jamais allée en Afghanistan, mais j'ai fait beaucoup de recherche d'images. Ensuite, je n'avais pas besoin de m'y être rendue pour ressentir ce qui pouvait se passer dans l'intimité d'une famille – ce sur quoi je me suis concentrée pour ce film, dont l'essentiel se passe dans l'espace sécurisé de la maison. Il ne faut pas oublier non plus que *Ma famille afghane* nous fait voir un pays, une famille, à travers le regard d'une étrangère. J'estimais avoir le droit de me projeter dans cette vision qui permet aussi à chacun de s'identifier, de se projeter. Il ne s'agissait pas de juger un pays qui diffère de nos modèles, mais de nous intéresser au quotidien et à l'âme des personnages qui y vivent. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
VÉRONIQUE CAUHAPÉ

**« Je suis partie sur une palette graphique plus simple, plus dépouillée, qui permettait d'aller à l'essentiel »**

Un dessin expressif qui évoque toute la violence d'une société, sans la caricaturer.



## MA FAMILLE AFGHANE

MICHAELA PAVLÁTOVÁ

*Une étudiante tchèque suit son amoureux afghan à Kaboul... Un portrait de groupe subtil et une belle ode au courage des femmes en Afghanistan.*



Cette chronique à la fois intime et politique a amplement mérité son prix du jury, décerné l'an dernier au festival d'Annecy. La réalisatrice tchèque Michaela Pavlátová use en effet tout en finesse de l'animation pour adapter *Fresha*, un roman de sa compatriote Petra Procházková : l'histoire singulière d'une étudiante tchèque amoureuse d'un Afghan rencontré à Prague, sur les bancs de la fac. Lorsqu'il doit rentrer dans son pays, la jeune fille

décide de le suivre, et de tout épouser en même temps, l'homme, mais aussi sa famille et son mode de vie radicalement différent, dans un Kaboul encore sous férule américaine.

Enfermée volontaire au sein d'un clan attachant pétri de contradictions, l'étrangère cache sa blondeur sous la burqa, se frotte à l'effervescence de son nouveau monde. Elle nous sert de guide dans un portrait de groupe d'une grande subtilité, du grand-père pro-

gressiste au drôle de petit garçon abandonné que le jeune couple recueille. Surtout, à mesure que la pression (sociale, religieuse, conjugale) s'accroît, le film devient un bel hommage aux femmes afghanes, épouses, mères et sœurs étouffées, muselées, dociles ou rebelles. Une ode ferme et tendre à leur résilience et à leur courage.

Servi par un dessin expressif, dans les ocres poudreux de l'agitation urbaine, cette œuvre hors norme réussit l'exploit d'évoquer toute la violence du contexte (toute-puissance masculine, ingérence permanente de la communauté dans la vie privée, trafics, menaces terroristes) sans jamais céder à la caricature. En immersion au sein d'une société instable, sur le point de basculer, ce voyage dessiné paraît d'autant plus nécessaire et émouvant que les talibans ont, depuis, repris le pouvoir, à l'été 2021...

— **Cécile Mury**

| Film d'animation, France/Slovaquie/République tchèque (1h20) | Scénario : Yaël Giovanna Levy et Ivan Arsenjav, d'après l'œuvre de Petra Procházková.

Sur [Télérama.fr](http://Télérama.fr)  
**CLIN D'ŒIL**,  
le blog de Pierre  
Murat consacré  
au cinéma.

# « Ma famille afghane », un apprentissage animé

Une tragédie déguisée en fable. Un superbe film d'animation de la réalisatrice tchèque Michaela Pavlátová



Sophie Avon  
s.avon@sudouest.fr

**H**elena est une jeune étudiante tchèque qui s'ennuie. Sur les bancs de la fac, à Prague, elle regarde ses compatriotes : pas un ne trouve grâce à ses yeux. Ils sont hideux, dit-elle. Or elle rêve d'amour et d'une grande famille, elle rêve d'un homme qui viendrait pour l'enlever. Cela tombe bien car Nazir est de ceux-là. Un Afghane à la silhouette haute et au beau visage. Ni une ni deux, les voilà ensemble, à la vie à la mort.

Il l'emmène à Kaboul. On est en 2001. Helena devient Herra. Elle épouse son prince charmant et fait la connaissance de sa nouvelle famille. Le grand-père tout d'abord, bienveillant, respectueux des femmes, progressiste. Sa belle-mère ensuite, jamais en retard d'une critique mais loin d'être mauvaise. Sa jolie belle-sœur, dont le mari, Kaiz, vend des poulets, hurle et ne vaut rien au point que le grand-père est sans cesse obligé de le rabrouer. Puis les enfants, petits et grands.

## L'enfant espéré

Elle découvre aussi les règles élémentaires de la bienséance afghane : une femme ne doit être attirante que pour son mari. Cela lui est égal, elle aime tellement Nazir. Et Nazir, également épris de sa femme blonde et pâle, ne lui en veut même pas d'être non vierge lors de leur nuit de noces.

À la vérité, la seule ombre au tableau naît de l'infertilité du ventre d'Herra. Impossible d'avoir le bébé espéré. Un jour, on leur amène un petit orphelin aux yeux tristes et à la tête trop grosse. Laid mais intelligent et sensible. Il se nomme Maad et ils lui ouvrent les bras.



Helena, devenue Herra, a épousé son prince charmant afghan Nazir. NEGATIV

## Inspiré d'un roman

Maad n'est pas bien vieux mais il porte sur le monde un regard sage et ses commentaires sont toujours judicieux. Une fois, Herra le retrouve faisant face à un loup en silence, immobile. Magnifique moment suspendu dans un climat qui s'annonce de plus en plus éprouvant.

Car la famille impose à la jeune épouse des comportements qu'elle a du mal à accepter. Elle ne peut assister par exemple aux rencontres lorsque des nouveaux venus sont conviés. En l'occurrence, ce sont les Américains que Nazir conduit dans la ville. Herra se plaint doucement. « Ici, les femmes obéissent aux hommes, c'est tout », réplique Nazir. Il va leur falloir beaucoup d'amour pour tenir bon, mais ils n'en

manquent pas et la douce Herra a assez de patience pour avaler des couleuvres. Au moins obtient-elle de pouvoir travailler dans une ONG.

Adapté librement du roman de la reporter de guerre Petra Procházková, « Ma famille af-

Le film rebondit là où on ne l'attend pas, parfois avec humour, parfois cruellement

ghane » est un bijou d'animation. Sa réalisatrice tchèque, Michaela Pavlátová, a puisé dans ce témoignage pour partie autobiographique une formidable fresque familiale dont les aventures sont sans cesse déjouées tout en demeurant universelles. Bien sûr, il y a le paysage général, ce décor peu favorable aux femmes et ces lois archaïques qui pèsent sur un

monde dominé par les hommes. Mais le récit va dans les coulisses, se faufile dans le cœur généreux de Nazir, ausculte celui d'Herra dont la tendresse et la curiosité ne faiblissent pas malgré les difficultés.

Le film rebondit là où on ne l'attend pas, parfois avec humour, parfois cruellement, tandis que le découpage s'autorise des instants de folle liberté, s'attarde sur la ville qui respire au soleil et restitue l'atmosphère d'une capitale où les citoyens prennent les Occidentales pour des dépravées et suivent à la télévision la mort de Ben Laden.

## Les heures noires

Il y a eu les espoirs du début, voici les heures noires. Non seulement parce que Herra déchante mais aussi parce que le pays se durcit. Finis les jours heureux et les songes romantiques. La nièce de Nazir s'est enfuie. Kaiz, son père, voulait la marier de force, si bien qu'elle a préféré disparaître. « On ne la reverra pas », dit Maad.

Les choses ne peuvent s'arranger, on le sait bien, et les papillons ont beau voler devant la lune au crépuscule, la poésie de tout un peuple semble avoir perdu sa grâce devant la haine de quelques-uns. Certains ne pensent qu'à poser une bombe à la base américaine et font ployer les récalcitrants par la terreur. L'Afghanistan, peu à peu, va vers l'obscurité.

« Ma famille afghane » est une tragédie déguisée en fable, mais jamais elle ne masque ou n'atténue ce qu'elle montre. Le graphisme délicat, lumineux, le trait précis, les jeux de perspective et la mise en scène qui va de calmes travellings en ponctuations noires, tout cela compose une œuvre dont la douceur et la sensibilité étreignent. Superbe.

« Ma famille afghane », de Michaela Pavlátová. Durée : 1h 20. En salle mercredi.



« Ma famille afghane »

Film d'animation de Michaela Pavlatova

Avec Eliska Balzerova, Hynek Cermák,

Berenika Kohoutová

Durée 1 h 20

■ L'avis du Figaro : ●●●○



Michaela Pavlatova : « Je raconte une histoire intime entre un homme et une femme. »

JAN MALIR / DIAPHANA DISTRIBUTION

CULTURE

MICHAELA PAVLATOVA :  
« J'AI FAIT UN FILM SUR  
L'AFGHANISTAN PAR ACCIDENT »LA RÉALISATRICE TCHÈQUE, CONNUE POUR SES COURTS-MÉTRAGES  
D'ANIMATION, PASSE AU LONG AVEC « MA FAMILLE AFGHANE ».

## RENCONTRE.

PROPOS RECUEILLIS PAR

ALBANE HARMANGE

intime entre un homme et une femme. J'ai fait un film sur l'Afghanistan par accident.

Contrairement à vos courts-métrages, les dessins sont ici très simples...

Cela m'a pris du temps de trouver à quoi les personnages ressembleraient. Comme l'histoire était très réaliste, j'avais peur, si les personnages étaient trop stylisés, que les spectateurs aient du mal à s'identifier à eux. J'ai dû trouver un équilibre pour que les personnages ne soient ni des caricatures ni des figures trop simplifiées.

**Ma famille afghane** est une coproduction française, tchèque et slovaque. Comment s'est déroulée la collaboration ?

L'équipe française était présente dès le début du projet, notamment avec Yaël Giovanni Levy, qui était coscénariste. Ça nous a beaucoup aidés d'avoir un autre point de vue. Parfois, ce qui était clair pour nous en République tchèque n'était pas forcément compréhensible à l'international.

La production française a également engagé les musiciens, les frères Galperine, qui ont une grande sensibilité et un grand sens de la dramaturgie. Ils n'ont pas peur du silence.

## ➔ LA CRITIQUE

Quand la réalisatrice tchèque Michaela Pavlatova commence à travailler sur son premier long-métrage d'animation il y a six ans, elle ne se doute pas que Kaboul tombera aux mains des talibans en août 2021, après le retrait des troupes américaines. **Ma famille afghane** rappelle que l'oppression des femmes n'a pas attendu le retour des barbus au pouvoir. Mais il le fait sans manichéisme et non sans humour.Au début des années 2000, Helena, une jeune tchèque, tombe amoureuse de Nazir et quitte son pays pour s'installer à Kaboul avec celui qui devient son mari. Elle devient Herra, témoin d'un pays aux coutumes étranges où les femmes n'ont pas le droit de parler à un invité mais où les hommes regardent *Basic Instinct* sur une vieille copie VHS. Dans sa belle-famille, on trouve un grand-père plus respectueux que bien des Occidentaux et un beau-frère misogynne et tyrannique. Une chronique tragicomique qui rappelle parfois *L'Arabe du futur* de Riad Sattouf. ■

ÉTIENNE SORIN

les Afghans ne se reconnaissent pas dans le film, mais notre consultante afghane a dit qu'elle était heureuse que quelqu'un montre enfin qu'il y a aussi une vie normale dans ce pays.

Pourquoi la conception a-t-elle été si longue ?

Souvent, j'étais trop concentrée sur des détails dans les dessins, j'avais du mal à prendre du recul. Mais six ans, c'est un temps de gestation normale pour un film d'animation. Il existait déjà une adaptation du livre en film en prises de vues réelles mais on a fait pas mal de changements. J'avais un point de vue différent sur l'histoire. Je voulais remettre Herra au centre du récit et apporter l'humour qui n'avait pas été retranscrit dans l'adaptation.

Pourquoi était-ce si important de remettre Herra au centre ?

Les deux hommes qui avaient adapté le livre étaient intéressés par les questions féministes, les aspects sociaux de la vie en Afghanistan. Ils en avaient fait une lecture très politique. J'ai lu le même livre mais pour moi il parle avant tout de la relation entre mari et femme, de rire, d'espoir, de choses privées. Dans le livre, Herra est la narratrice et j'ai senti que c'était elle qui devait être au cœur du film.

Malgré les avertissements de ses proches sur la situation des femmes en Afghanistan, Herra décide de quitter la République tchèque...

Je comprends tout à fait pourquoi elle quitte son pays. Parfois, les gens me demandent aussi pourquoi elle ne refuse pas la burqa, pourquoi elle n'insiste pas plus. Herra part parce qu'elle est profondément tombée amoureuse d'un homme et qu'elle le suivrait partout. Je raconte une histoire

Si Michaela Pavlatova a signé deux longs-métrages en prises de vues réelles, la réalisatrice tchèque est surtout réputée pour ses courts-métrages d'animation, sélectionnés et primés dans de nombreux festivals. Avec **Ma famille afghane**, elle passe pour la première fois au long en adaptant *Freshta*, le roman de sa compatriote Petra Prochazkova, correspondante de guerre dans les zones de conflit de l'ex-Union soviétique, de la Tchétchénie à l'Afghanistan. Rencontre avec Michaela Pavlatova, par ailleurs directrice du département d'animation à l'École du film de Prague.

LE FIGARO. - Qu'est-ce qui vous a intéressée dans le roman de Petra Prochazkova ?

Michaela PAVLATOVA. - Petra Prochazkova est une journaliste de guerre, elle aime vivre dans des endroits dangereux. Pourtant, en lisant son roman, j'ai découvert qu'il y avait des choses très différentes mais aussi des choses très similaires dans nos vies. En Afghanistan, les gens ont aussi des problèmes familiaux. Il y a le gentil grand-père, le beau-frère horrible... Chaque membre est différent. Beaucoup de choses se passent dans l'intimité de la famille.

Petra Prochazkova a-t-elle participé à l'écriture du scénario ?

Pas tant que ça, et tant mieux, parce que c'est parfois compliqué quand l'auteur veut interférer. Petra m'avait donné sa bénédiction : « Tu peux faire ce que tu veux. » Elle avait même oublié que nous faisons le film parce que ça a pris six ans. Mais j'étais heureuse que son mari, qui est afghan, apprécie le film. J'avais peur que